



Une nouvelle enquête
de **Maud Graham** signée
Christine Brouillet *Page F 3*



Pour comprendre
le **capitalisme**
et ses ennemis *Page F 6*

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 JUIN 2012



CHRISTOPHER ANDERSON MAGNUM PHOTOS

Québec érotique

« Partis d'une morale catholique officielle très rigoureuse, les Québécois en sont venus, dans les années 1970, à vivre des expériences sexuelles contre-culturelles qui semblaient les éloigner à jamais des censures et des prohibitions du début du siècle. »

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

CATHERINE LALONDE

Dans l'entre-deux-guerres, un certain Montréal devient un important centre de divertissement en Amérique du Nord. Le jeu, la vie nocturne et l'alcool n'y ont peut-être pas bonne presse, mais ils y restent largement accessibles. Il y avait là une sorte de Petite Havane, un « Paris de l'Amérique du Nord », diront les admirateurs et les noctambules, blotti au creux d'une société à la morale bigote, où le chapelet se disait en famille et où les chantres d'un monde nouveau espéraient, comme dans *Maria Chapdelaine*, qu'au pays du Québec rien ne change et rien ne meure.

À Montréal, alors, quelque 80 bordels ont pignon sur rue, pratiquement tous situés dans un périmètre d'environ six pâtés de maisons, une zone bornée par les rues Saint-Laurent, Craig (Saint-Antoine), Saint-Denis et Sherbrooke. C'est le Red Light montréalais, le fameux Quartier rouge, dont les dernières façades, comme celle du longtemps irréductible Cabaret Cléopâtre, sont ces jours-ci dé-

montées pierre par pierre.

Une étude américaine menée durant la Seconde Guerre mondiale démontre que la moitié des hommes mariés auraient eu des relations sexuelles en dehors des liens qui les unissaient à leur douce moitié. Situation toute probable ici aussi, dans le Quartier rouge ou dans les maisons closes des régions, expliquent Caroline D'Amours et Jeff Keshen dans un des textes qui composent *Une histoire des sexualités au Québec au XX^e siècle*. Ce livre, placé sous la direction de Jean-Philippe Warren, comble un vide: alors que la sexualité est au cœur de l'existence humaine et, partant, de son histoire, elle n'a pas fait spécialement l'objet d'étude au Québec. Ou si peu.

D'ordinaire, un ouvrage collectif souffre de dissemblances importantes entre ses différentes parties. Ici, Jean-Philippe Warren a traduit lui-même un certain nombre de textes, auxquels sa plume donne le style et, dans l'élan, une certaine cohérence à l'ensemble. Malgré l'allure drabe de la couverture, l'ouvrage est accessible, le sujet important.

Pour Jean-Philippe Warren, il est dommage que les chercheurs se soient si peu intéressés jusqu'ici à une histoire qué-

bécoise de la sexualité « pour mieux comprendre le parcours ayant mené du Canada français clérical au Québec étatique ». En matière de sexualité, ce presque pays a connu une trajectoire qui éclaire d'autres facettes de son existence. « Partis d'une morale catholique officielle très rigoureuse, les Québécois en sont venus, dans les années 1970, à vivre des expériences sexuelles contre-culturelles qui semblaient les éloigner à jamais des censures et des prohibitions du début du siècle. »

Mais les transformations de l'intimité ont-elles renversé le produit public de l'ordre sexuel traditionnel? Pas si sûr, au final. « La sexualité, que ce soit celle de la Grande Noirceur ou celle de la révolution sexuelle, demeure toujours insérée de manière dynamique, complexe et éminemment conflictuelle dans la trame de la culture commune et des politiques publiques. » Et c'est ce qui ressort de ce portrait en croupe du Québec: malgré la contrainte morale, la sexualité, comme un ruisseau détourné, y a trouvé des façons, parfois perverses par les barrages qu'on lui pose, de se vivre et de se dire. À travers la prostitution. À travers les courriers du cœur. À travers la confession. À travers les jour-

naux jaunes, ces publications « qui représentaient le milieu du cabaret à Montréal et publiaient des anecdotes et potins sur les clients, les artistes, la police et l'administration municipale », comme le précise l'étude de Viviane Namaste.

Ces feuilles de chou jouaient avec un certain contenu sexuel, et ont conséquemment dû lutter contre la censure. Et si l'on observe la littérature québécoise par le trou de la serrure de la chambre à coucher? « On y trouve, de façon étonnante, beaucoup plus d'érotisme que ce que l'on croit », a indiqué en entrevue au *Devoir* la spécialiste de l'érotisme en littérature québécoise Elise Salaün. Auteure d'*Oser Eros*, Salaün a analysé une centaine de romans d'ici. Cupidon y est souvent cornu. Dès les premiers romans, en fait, où, comme dans *l'Angéline de Montbrun* de Laure Conan, en 1882, on « trouve des histoires d'amour de surface, très gentilles et douces, avec ces filles aux cous d'albâtre et aux joues roses, en face de ces garçons qui leur font des révérences. Mais où on voit aussi déjà des transgres-

VOIR PAGE F 2 : ÉROTIQUE

Lire aussi • Éros décorseté de Nils C. Ahl. *Page F 2*

LIVRES

ÉROTIQUE

SUIITE DE LA PAGE F 1

sions réalistes: un personnage qui viole, est libertin, fréquente les maisons closes. Les scènes sexuelles sont toutes là. Mais comme les transgressions viennent de personnages «mauvais», c'est comme si ces livres s'autorégulaient moralement».

Relative acception qui permet le glissement de frissons dans le récit. «Quand le récit allait trop loin, les auteurs en étaient punis, souvent en perdant leurs emplois.» Comme Albert Laberge, qui publie en 1918 *La Scouine*, où «on a des scènes de masturbation et de coït animal spontané». Comme Arsène Bessette avec *Le débutant*, en 1914, qui décrit les us et coutumes du Red Light et de ses travailleuses. Comme Rodolphe Girard pour *Marie Calumet*, en 1904, cette «monographie de paroisse», dit Jacques Ferron, considérée à sa parution comme «un danger de perversion morale, esthétique et littéraire» parce qu'elle met en parallèle des passages de la Bible et la vie du presbytère, et reprend des parties du *Cantique des cantiques*.

Le Québec «a un rapport de culpabilité profond à l'érotisme, qui ne peut s'exprimer que dans un rapport à la transgression...». Ce joug s'allégèra dans les années 1960, l'Eros fleurdelisé devient plus puissant, accompagnant la révolution sociale et la révolution sexuelle, celle des mœurs et des mentalités. Les récits restent assez durs. Marcel Godin signe des scènes de nécrophilie et d'inceste; Marie-Claire Blais, dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, n'y va pas de main morte. Pédophilie, inceste entre frères, caresses en lisant la Bible et *tutti quanti*. À partir de 1980, avec le féminisme, «les textes vont chercher l'autre, parlent de l'interaction dans le rapport sexuel, où l'homme et la femme s'échangent la performance. Je pense à Un homme est une valse de Pauline Harvey».

C'est là, pour la spécialiste, les réels débuts de la littérature érotique au Québec. Légèrement en retard sur la France, déjà marquée par l'éditrice et autrice Régine Deforges, l'érotisme s'est «développé autant ici, mais à l'échelle» de la population et du bassin d'écrivains. Car c'est dur, d'être un bon auteur érotique. «Il faut être vraiment maître, comme l'était Anaïs Nin, pour échapper au pire, à ces scènes répétitives, à des fins de consommation, qui frappent sur tous les clichés possibles.»

Les pires de notre cru? «Dur à dire, car les valeurs sont toujours au cœur de nos choix. Je suis très mal à l'aise avec la vision de la sexualité, que je trouve infantile, d'Hubert Aquin et de VLB. On pourrait rapprocher Aquin de Sade — et pourtant, je n'ai pas de problèmes avec Sade — dans l'utilisation du viol pour glorifier la terreur. VLB, lui, rentre littéralement à coups de hache dans le corps de la femme, avec pénétration dans les morceaux qui restent... Par ailleurs, je ne peux vraiment pas dire que j'aime les productions des Lili Gulliver, Marie Gray, Julie Bray, William St-Hilaire.» Ces atmosphères feutrées et voluptueuses, si on en croit une générique quatrième de couverture, qui invite à s'immiscer «dans les fantasmes intimes de femmes libres, entreprenantes et sûres d'elles», ne trouvent pas grâce aux yeux d'Élise Salauin, qui en a lu d'autres et n'y voit qu'une «littérature formatée pour le rendement commercial, basée sur la même structure de scènes à répétition qu'un film porno, qui tape toujours sur les mêmes clichés».

Et les meilleurs? «Il y en a tellement... Nelly Arcan, qui revisite le patriarcat. Marie José Thériault, en digne fille de son père. Yves Thériault, pour *Œuvre de chair*. Roger Des Roches pour La jeune femme et la pornographie, Roger Fournier, qui vient de disparaître, pour *Journal d'un jeune marié, et j'en oublie*. Aujourd'hui, une forme d'engagement humain et de philosophie est au cœur de notre érotisme, plus qu'avant, où l'on retrouvait une dynamique prédateur-proie.»

À l'heure de grande écoute des *Occupation double* et autres dérivés, trop présent au Québec, le sexe? «Je crois que c'est maintenant une névrose sociale obsessionnelle. Bref, le contraire des années 1940-1950, où on n'en parlait pas, sauf dans le confessionnal. Maintenant, c'est comme un jouet avec lequel tu n'as jamais pu jouer, et qu'on te donne enfin: tu l'agites dans tous les sens, sans fin, jusqu'à le dénaturer; même s'il ne fait plus de bruit, de son, de lumière, tu n'es pas capable de passer à autre chose. La littérature va toujours s'en sortir. Elle va, comme l'art, toujours trouver une façon brillante de faire évoluer la société.»

Le Devoir

UNE HISTOIRE DES SEXUALITÉS AU QUÉBEC AU XX^e SIÈCLE

Sous la direction de Jean-Philippe Warren
VLB éditeur, Montréal, 2012, 288 pages

ENQUÊTE

Éros décorseté

La littérature érotique a vu, en une génération, ses frontières et ses genres se troubler. Débarrassée de ses carcans, plus féminine, bousculée par Internet, elle se déploie en pleine liberté à travers des textes aux formes inédites. Ce qui n'empêche pas la réédition de classiques.

NILS C. AHL

À en croire la rumeur, le sexe est partout. Ou plus exactement, il ne se cache plus. Il se montre, on le montre, on le raconte. Depuis la fin des années 1960, la parole s'est libérée. Depuis le milieu des années 1970, la défaite des censeurs est avérée. Le sexe n'est plus un tabou, s'il l'a jamais été en littérature.

Ces dernières décennies, la publicité, la mode ou la télévision ont abondamment témoigné de cette abrupte révolution des mœurs. À l'orée du siècle nouveau, Internet est probablement la corne d'abondance pornographique la plus prolifique de l'histoire. Des images, des photos, des vidéos, des films, mais également une longue litane de récits poivrés, de blogues intimes, de textes de tous ordres et en toutes langues. Dont des classiques de l'érotisme littéraire, libres de droits.

On voudrait croire la littérature et la librairie érotiques en piètre état, il n'en est rien. En revanche, en une génération, les frontières et les genres ont tremblé. Les rayonnages des librairies également. Un premier bilan d'une nouvelle époque pornographique s'esquisse certainement, après une fin de XX^e siècle rythmée par les transformations technologiques, réglementaires et culturelles. Dans une société envahie par l'image, l'écriture sensuelle joue encore un rôle, mais un rôle différent parce que bien plus diffus.

L'âge d'or des petits romans osés, des romans de fesses, d'une littérature de gare pornographique, semble révolu. Si certains titres continuent de se vendre, les lendemains appartiennent à d'autres formes romanesques. Les nouvelles générations ne passent plus à la librairie acheter un roman leste pour une distraction ponctuelle. Elles trouvent ailleurs des récits qui leur conviennent. En revanche, une création contempo-



ODD ANDERSEN AGENCE FRANCE-PRESSE

Dita von Teese, danseuse new burlesque et stripteaseuse

raïne «plus exigeante» séduit de plus en plus. Les lecteurs de cette nouvelle littérature sont moins exclusivement des hommes, à l'image des écrivains qui la font — de plus en plus souvent des femmes.

Encouragée par les nouvelles habitudes de consommation, la vente par correspondance se développe, l'interactivité numérique aussi (réseaux sociaux, blogues, sites Internet), et le comportement de l'amateur se banalise,

Le sexe n'est plus un tabou, s'il l'a jamais été en littérature.

définitivement. Publications sous le manteau, échoppes discrètes et douteuses, enfers des bibliothèques appartenant au siècle dernier.

Esparbec, le plus emblématique des pornographes contemporains (il revendique l'étiquette), s'en amusait déjà dans sa postface à *La pharmacienne*: «Qu'est-ce qu'on peut raconter comme conneries sur la pornographie! Et sur la littérature! Pourquoi diable devaient-elles toujours être à hue et à dia? Pourquoi, d'un côté, la fine fleur des «littéraires» classée en «auteurs érotiques»; et de l'autre, les «X». La littérature ne peut-elle jamais naître de la pornographie? Lui échapper? La transfigurer sans la trahir?» L'his-

toire littéraire lui donne raison — et l'actualité éditoriale du moment le rappelle.

Des pages d'histoire

La bonne réputation de l'*Œuvre érotique* de Pierre Louÿs (1870-1925), dont une nouvelle édition paraît dans la collection «Bouquins» (Robert Laffont), en est une preuve. Ce volume rassemble de nombreux textes attendus ou encore inédits de l'un des auteurs les plus prolifiques et les plus sûrs du canon pornographique français.

Dans un genre (un peu) plus convenable, son *Aphrodite* («Folio»), a été «longtemps la grande lecture érotique des adolescents français». Ce texte, comme *Les chansons de Bilitis* (1894) ou *La femme et le pantin* (1898), ne représente pourtant que la partie émergée de l'érotisme de Louÿs. Sa production la plus égrillarde, d'une fécondité rare mais secrète, fut compulsive et ininterrompue de ses 18 ans jusqu'à sa mort. Dispersée par sa veuve, il est peu probable qu'on en connaisse jamais l'intégralité.

Louÿs est un pornographe de la meilleure espèce, de celle qui vieillit bien. Un classique. Un, parmi des dizaines d'autres, anciens ou plus modernes, édités et réédités aujourd'hui par des maisons généralistes ou plus spéciali-

sées. La patine de l'histoire estompe l'inconvenance.

À en croire l'universitaire et essayiste Olivier Bessard-Banquy, cette «libération d'Eros» a cependant le défaut d'avoir contaminé toute la création littéraire des décennies suivantes, «du premier ou du second rayon». Pour le meilleur, parfois, et surtout pour le pire. Olivier Bessard-Banquy n'est pas tendre avec les scènes de sexe répétitives et répétées, tristement mécaniques, d'un grand nombre de romans contemporains.

S'il distingue, dans les années 1990 et 2000, des pornographies et des auteurs (de Michel Houellebecq à Catherine Millet en passant par Virginie Despentes), auxquels il concède davantage que des qualités de plume, il regrette une caricature de l'obscénité, quand elle s'invite en littérature générale.

De l'autre côté du spectre licencieux, rappelons que, parfois, l'érotisme ou la pornographie naissent de la littérature (et pas seulement l'inverse). Entre les lignes, malgré soi, comme dans le cas de Paul Léautaud, par exemple, dont vient de paraître l'éloquente année 1935 du *Journal particulier* (Mercure de France). L'écriture est blanchie, ascétique, loin de la métaphore apprêtée d'un pornographe du dimanche. Et, ce faisant, le texte articule l'œuvre du romancier et du diariste, fait l'autopsie fantasmatique de l'homme et de sa littérature.

Notons deux textes qui viennent de paraître et qui répondent à la fois à des littéraires et à des érotiques. Tout d'abord, le (faussement) charmant recueil de Jacques Drillon, *Six érotiques plus un* (Gallimard), qui s'amuse d'une esthétique classique et raffinée. Ensuite, le très curieux et inventif roman de l'Américain Nicholson Baker, *La belle échappée* (Christian Bourgois), dont l'œuvre formidable avance dans la fantaisie narrative comme dans la joie sensuelle. On n'y est plus choqué de grand-chose: le sexe est une monnaie d'échange, une expression, un ressort narratif comme un autre, aussi anodin et essentiel que l'argent, la drogue ou la course à pied. Aux antipodes de l'excitation facile, du roman de gare, mais aussi de la grande pornographie à la française: cela vaut le détour.

Le Monde

EN APARTÉ

De la tête au cul



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Si une révolte est compréhensible, il n'est pas dit pour autant que les gestes qui la matérialisent le sont forcément eux aussi. La révolte juste s'abreuve parfois à des sources empoisonnées.

Ainsi en est-il du salut fasciste. Certains manifestants l'ont fait au cours des dernières semaines. Ils l'ont fait devant des policiers pour dénoncer les abus de pouvoir du gouvernement libéral,

L'avenir est-il devenu une simple botte piétinant un visage au nom du bon droit d'élections promises tous les quatre ans?

comme s'ils lui présentaient de la sorte un miroir.

Bien sûr, il y a le mensonge, la manipulation, la corruption, le pillage des ressources naturelles, la régression sociale, l'avidité de pouvoir, le mépris et le manque d'humanité qu'exprime à répétition ce gouvernement en un concentré quasi quotidien de mauvaise foi crasse. Mais tout cela ne suffit pas pour qualifier un gouvernement d'hitlérien.

Même sous le couvert de la dérision.

Dans un beau recueil de ses articles intitulé *Écrits corsaires*, le cinéaste Pier Paolo Passolini montrait à quel point le terme «fasciste» en est tristement venu à être utilisé comme une simple insulte politique.

Les dérivés du langage ont dépossédé peu à peu le mot «fasciste» de son sens profond. Est fasciste désormais, par un effet de corruption du langage, quiconque affirme des positions de droite plus ou moins fortement appuyées. Au point de faire perdre à ce mot l'horizon hautement corrosif forgé par l'expérience tragique de la Seconde Guerre mondiale.

Dans la même veine, on trouve ces jours-ci dans certains tabloïds des chroniqueurs qui n'hésitent pas à associer la gauche sociale québécoise à des monstres gorgés de sang. Staline, Mao, Pol Pot. La totale, quoi.

La démesure empêche-t-elle désormais de voir tous ceux qui font le signe de la paix, le «V» de la victoire, ces gens qui avancent par milliers au nom de leur foi en un monde meilleur? Ce vaste segment de la population a reçu plus que sa part de coups de matraque lors des nombreuses manifestations du printemps. Est-ce

normal de voir ainsi un État se dresser en armes devant une population qui demande à ce qu'on réfléchisse mieux au futur? L'avenir est-il devenu une simple botte piétinant un visage au nom du bon droit d'élections promises tous les quatre ans?

Protéger la civilité et le bon sens ne doit pas pousser une population entière à avaler toutes les couleuvres et les interprétations douteuses qui jaillissent ces jours-ci par douzaine. Faire le salut nazi par dérision ne fait pas de vous un nazi. Chanter son dégoût pour un système politique au soir du solstice d'été ne fait pas de vous un assassin. Une caricature d'un tableau d'Eugène Delacroix reste une caricature. Une souris n'est pas un éléphant. Qu'elle soit de gauche ou de droite.

Tout le monde me parle ces jours-ci de George Orwell, de la *novlangue*, des déperditions de sens qu'il annonçait et dénonçait. «C'est comme dans 1984!», me répète-t-on.

1984? Regardez aussi la colère généreuse de l'homme ordinaire qu'Orwell exprime ailleurs dans son œuvre, par exemple dans son *Hommage à la Catalogne* et dans ses *Écrits politiques*.

S'il ne faut pas baisser les yeux comme si rien n'était devant ceux qui lèvent le bras, il faut aussi relire Orwell, tout Orwell, afin d'ap-

prendre à mieux relever la tête.

Passolini soulignait, avec son style unique, cette extraordinaire capacité de nos sociétés à surréagir désormais devant les seules formes apparentes du fascisme. Le salut nazi vu dans une manifestation, par exemple.

Notre monde, disait-il, ne voit pas que le fascisme véritable ne porte plus aujourd'hui l'uniforme et ne claque plus les talons afin de saluer en levant le bras.

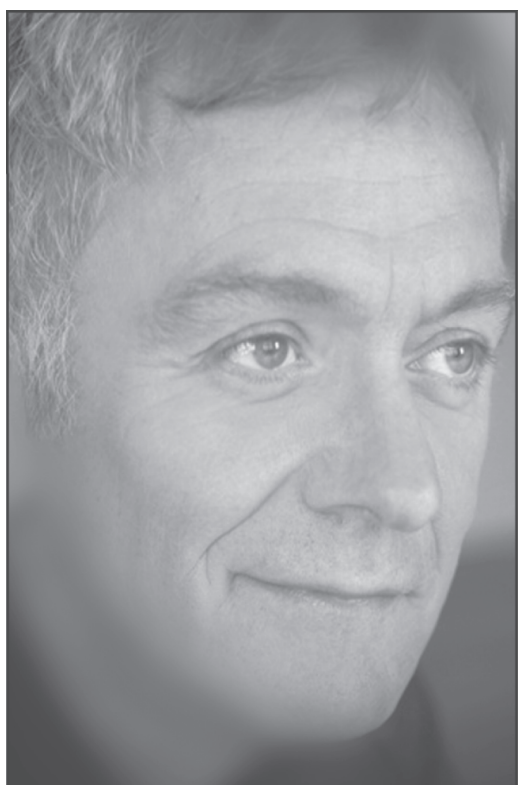
Le vrai fasciste porte désormais un beau costume de ville. Il roule dans de rutilantes voitures. Il se trouve accueilli partout. Et il a le plus souvent bonne presse.

Le grand patron de la Formule 1, Bernie Ecclestone, est accueilli à Montréal avec les grâces que l'on accorde à des princes, même s'il déclare ouvertement sa haine de la démocratie, son mépris pour la répartition de la richesse et son affection pour le régime d'Hitler, tout en exprimant par ailleurs très volontiers sa profonde misogynie. Les ministres des Finances Michael Fortier et Raymond Bachand acceptent pourtant de discuter avec lui, même lorsque ce monsieur qui ne veut pas payer d'impôt demande plusieurs millions en cadeau année après année.

Plus besoin de lever le bras lorsqu'on se fait ainsi baiser le cul.

jfnadeau@ledevoir.com

MICHEL MARC BOUCHARD



TOUTES NOS FÉLICITATIONS À MICHEL MARC BOUCHARD, NOMMÉ CHEVALIER DE L'ORDRE NATIONAL DU QUÉBEC

« Depuis une vingtaine d'années, Michel Marc Bouchard poursuit avec constance la création d'un univers dramatique remarquablement polyphonique. Aussi habile à dresser la comédie qu'à nouer les drames, l'auteur prête à un large spectre de personnages d'origines et de conditions sociales fort diverses une parole acérée qui rejoint les publics de tous âges. »

Solange Lévesque, *Le Devoir*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Québec (© Julie Perreault)

LITTÉRATURE

Maud Graham enquête: Qui a tué l'« empereur » ?



DANIELLE LAURIN

Tout le monde au Québec le connaît. Il fait la une régulièrement. Il est envié et détesté à la fois. Il est riche, puissant, sans pitié en affaires. Et coureur de jupons, en passant. Mais son règne est terminé.

La nouvelle sera vite relayée par les médias: celui qu'on surnomme l'empereur, Bernard Saucier, vient d'être assassiné dans son domaine, après une fête bien arrosée. Une balle en plein cœur.

C'est le point de départ de *La chasse est ouverte*. L'inspectrice de Québec Maud Graham mène l'enquête. Secondée par ses collègues habituels, évidemment. Et toujours aussi impatiente du résultat. Toujours aussi fébrile, instinctive, à l'affût.

Bien sûr qu'elle va finir par y arriver. Par dénouer les fils de l'affaire et mettre la main au collet du ou des meurtriers. Ça fait partie du jeu. Mais contrairement à ce qui se passe habituellement dans cette populaire série née il y a un quart de siècle sous la plume de Chrystine Brouillet, ce n'est pas seulement le comment qui est mis en avant ici.

Oui, on aura droit encore une fois à tout ce qui trotte dans la tête de l'enquêtrice, à ses interrogations, ses errements, ses éclairs de génie, tandis qu'elle avance, piétine, recule et résout finalement le tout. En soi, c'est captivant.

En parallèle, on aura aussi accès, comme de raison, aux pensées secrètes du ou des meurtriers, à leurs actions, à leurs motivations, à leur passé. Avec, en filigrane, comme toujours, cette question: comment, pourquoi en vient-on à tuer?

Mais la nouveauté, c'est qu'on ne sait pas, cette fois, qui a tué. On n'en sait pas plus que Maud Graham l'a-dessus. On possède des informations auxquelles elle n'a pas encore accès, c'est vrai. On croit détenir les clés.

On se dit même que c'est un peu facile, un peu trop évident, cette fois. Mais tout cela pourrait bien nous amener à faire fausse route, finalement. Astucieuse, Chrystine Brouillet. Avis aux habitués de la série: on sort de notre zone de confort, ici. C'est un plus, il va sans dire.

On ne saura qu'à la toute fin ou presque qui a assassiné l'empereur. Entre-temps, on aura fait le tour, deux fois plutôt qu'une, de tous les suspects potentiels identifiés par Maud Graham et son équipe. Et il y en a une pelletée.

Bernard Saucier avait tellement d'ennemis. Pas seulement dans le milieu des affaires, où, en plus de se montrer impitoyable, il ne marchait pas toujours droit. Les écologistes l'avaient aussi dans leur mire: il s'appropriait à ériger un énorme complexe hôtelier au bord d'une rivière sans se soucier des ravages pour l'environnement ni du sort des personnes expropriées.

Sans compter la maîtresse qu'il venait de rabrouer. Au téléphone. Sans avertissement préalable. Du jour au lendemain, ouste. Terminées les galipettes avec cette femme mariée qui en était venue à se renier pour lui, par amour pour lui.

Maud Graham est toujours aussi gourmande, bonne vivante, amoureuse. Et angoissée, à sa manière.

Ce n'est pas tout. Il y a ceux et celles qu'il a humiliés au fil des ans, pour toutes sortes de raisons, dans toutes sortes de situations. Il y a son aversion pour les gais, en particulier.

Du genre à se croire tout permis, ce type, de son vivant. Le genre d'homme détestable au possible. Comment avoir la moindre sympathie pour un mort tel que lui?

Ça aussi, c'est rare, dans les Maud Graham: qu'on ne se mette pas à la place de la victime. Mieux: que la victime apparaisse plus odieuse, d'une certaine façon, que son ou ses assassins. À première vue.

Et puis, au-delà de la vengeance pure et simple, il y a la question d'argent qui pourrait très bien jouer un rôle dans ce meurtre. À qui profite le crime? Aussi bien chercher une aiguille dans une botte de foin.

Bernard Saucier, divorcé trois fois, était père de nombreux enfants, dont certains dans la vingtaine. Sans compter les membres de sa famille élargie, ses protégés, tous ceux qui escomptaient se partager son héritage.

Bienvenue dans l'univers des gens riches et célèbres. L'auteure décrit tout ce beau monde à merveille. Avec, parfois, un sourire en coin. À elle seule, la description des trois ex de l'homme d'affaires, toutes trois sur le même modèle de la Barbie blonde, vaut le détour.

D'ailleurs, les personnages, dans l'ensemble, sont assez typés, chacun à sa façon. C'est dans les petits détails que ça se passe. Les petits détails grossis, parfois jusqu'à frôler la caricature. Mais ça aussi, ça fait partie du jeu.

On s'interroge en cours de route sur ce qui apparaît comme des invraisemblances. Mais la fin nous réserve une vraie surprise. Même si l'on sent que l'auteure force un peu la note, on assiste à un revirement de situation inattendu.

Plus fort, donc, côté suspens, ce Maud Graham. Mais tout aussi savoureux, du fait même de la personnalité de l'enquêtrice. Rien à voir avec les enquêteurs solitaires, dépressifs, alcooliques qu'on retrouve très souvent dans les polars en général.

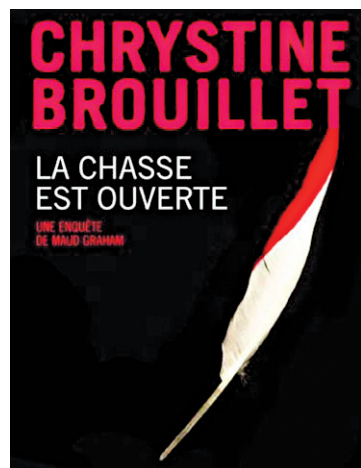
Maud Graham est toujours aussi gourmande, bonne vivante, amoureuse. Et angoissée, à sa manière. Outre la spécificité de son métier, outre son habileté et sa ténacité sur le terrain, elle est tout ce qu'il y a de plus ordinaire, somme toute, dans le quotidien. Et cet « ordinaire » fait sa spécificité.

Quand on la voit vivre entourée de sa tribu, cela nous donne des moments de répit. On ne reste pas collé au sordide tout le temps, on alterne entre deux univers contrastés. Et c'est ce contraste qui est intéressant.

Si Maud Graham continue d'être obsédée par ses enquêtes une fois rendue à la maison, elle ne se pose pas moins de questions sur le couple, sur la féminité, sur la famille, sur l'amitié. Ces questions ne réinventent pas la roue. Mais elles ont le mérite de faire aussi partie de notre quotidien à nous.

« Il y avait cette odeur de sel et de gras, et la fumée qui dessinait une colonne grise à l'écart des bâtiments, et Francis se sentirait coupable d'avoir trouvé ces arômes appétissants. Toute sa vie, il se souviendrait du choc qu'il avait ressenti en comprenant que Saucier avait tué et fait cuire l'outarde, de cette seconde où il s'était détesté d'avoir aimé ce parfum de barbecue, puis de la seconde suivante où il avait vu Gabriel étendu par terre. »

Chrystine Brouillet, *La chasse est ouverte*, page 115



LA CHASSE EST OUVERTE
Chrystine Brouillet
La Courte Échelle
Montréal, 2012, 344 pages

POLARS

Double face

Et un Mankell et un Connelly!

MICHEL BÉLAIR

Le Seuil vient tout juste de publier un roman d'Henning Mankell absolument remarquable, *L'œil du léopard*. Comme ce livre fait partie de la série des « romans africains » de l'écrivain suédois, on en parle moins. Il y raconte pourtant, de l'intérieur et de façon magistrale, la difficile migration d'un Suédois du Norrland jusqu'à la Zambie d'avant le Mozambique. Dans une écriture d'une précision absolue, Mankell trace un portrait implacable du racisme de bon aloi et de la haine ordinaire sur fond d'émancipation politique... Mais nous ne nous y attardons pas puisque c'est plutôt du plus récent opus du Californien Michael Connelly, *Volte-face*, qu'il sera question ici.

À sa façon, *Volte-face* est aussi le fruit d'une migration, celle du vétérinaire Robert Pépin qui a quitté Le Seuil pour Calman-Lévy afin d'y diriger sa propre collection... dans laquelle il publiera les auteurs qu'il a fait connaître en

français... dont cette œuvre un peu « molle » de Michael Connelly, qui publie pour la première fois chez Calman-Lévy. Ouf!

Volte-face est un hybride à plusieurs titres. D'abord parce que c'est à la fois un « legal novel » et un « thriller », ensuite parce que toute cette histoire de procès à refaire orbite autour de la presque pathétique association des deux demi-frères Mickey Haller et Harry Bosch; un avocat, un enquêteur de police. Heureusement, Bosch est là pour mener une enquête sur le personnage tordeur de Jason Jessup, un « monstre » comme on aime les détester en réprimant un frisson. Mais même avec la présence du policier, ce « legal thriller » sent parfois un peu lourdement la démonstration...

Certains parviennent à lire une vraie critique dans ce type de roman procédural où l'on voit « l'avocat à la Lincoln » utiliser et manipuler le labyrinthe du système judiciaire américain; d'autres, non. Ici, il y a surtout que,

même si on comprend qu'il se sente mal dans ses temporaires habits de procureur, Mickey Haller ne fait pas vraiment le poids. Un peu fat, procédurier à s'endormir en lisant, nombriliste, c'est un poids plume face à un Bosch beaucoup plus « humain », beaucoup plus « habitué par une mission », face aussi à une galerie de personnages aussi étonnants qu'imprévus. Celui de la sœur de la petite victime assassinée et celui aussi du prédateur Jason Jessup.

Bref, il y aura des choses plus intéressantes à lire d'abord durant vos vacances. Le dernier Mankell, par exemple...

Le Devoir

VOLTE-FACE
Michael Connelly
Traduit par Robert Pépin
Calman-Lévy
Paris, 2012, 434 pages

L'ŒIL DU LÉOPARD
Henning Mankell
Le Seuil
Paris, 2012, 343 pages

Un western signé Bruce Machart

CAROLINE MONTPETIT

Ça sent la bière, la sueur et le cheval. Peu de femmes à l'horizon. Quand il y en a, elles sont soit entièrement soumises, soit complètement débridées. Quelques-unes sont mortes, laissant leurs nombreux enfants aux bons soins de leurs pères, des cow-boys aux cœurs durcis à force d'être seuls.

Nous sommes dans *Le sillage de l'oubli*, le premier roman de Bruce Machart, publié aux éditions Gallmeister. Un western qui se déroule au Texas, en 1895. Karel, le personnage principal, est le quatrième fils d'une famille violente. Sa mère est morte en lui donnant naissance.

À l'âge de quinze ans, Karel perd une course à cheval contre la fille d'un riche propriétaire terrien. À la suite de cette défaite, cette fille, dont il est amoureux, est tenue d'épouser le frère de Karel, Thom. C'est ainsi que l'intrigue se poursuit, de déveines en naissances. En toile de fond, l'absence de la

mère, seule figure qui aurait pu donner un peu d'humanité à ces personnages fous en proie à leur propre violence, qui ne trouvent de réconfort que dans la chaleur des chevaux.

C'est dans la région texane de Lacava, précisément la région du Texas où Machart allait souvent, enfant, que se déroule cette intrigue d'une autre époque. Les frères Skala, une famille d'origine tchécoslovaque, triment dur pour y exploiter la terre, dressés qu'ils sont les uns contre les autres par un père sans pitié. Ce dernier les entraîne à tirer eux-mêmes la charrue, ce qu'ils font au point de s'y déformer le cou.

Bruce Machart est originaire de Lacava, donc. Mais élevé à Houston, il dit avoir manqué de temps pour se saouler des effluves de terre rurale et brûlée par le soleil de Lacava. Il y est retourné pour écrire les trois quarts de ce livre et s'y imprégner de ses odeurs.

Car c'est sans doute cette terre désolée et muette, que chacun arpente dans l'espoir

d'agrandir les frontières de son domaine, qui est la véritable héroïne de ce roman sans pitié, que l'on traverse comme au dos d'un cheval au galop, le regard vissé sur un horizon sans promesse: un western comme on croyait qu'il ne s'en faisait plus.

Le Devoir

LE SILLAGE DE L'OUBLI
Bruce Machart
Traduit de l'américain
par Marc Amfreville
Éditions Gallmeister
Paris, 2012,
344 pages

Le Devoir

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION
Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Livres anciens avant 1800

Americana et Canadiana :

• Relations des Jésuites,

Relations de voyages...

• Incunables québécois,

Patriotes, Riel...

Reliures d'art anciennes

et modernes

Fonds universitaires :

• Littérature, Philosophie,

Sciences humaines

• Pléiade

Livres d'art et livres d'artiste

Refus Global, Le Vierge

incendié

Expertise de documents

et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848

bonheurdeoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdeoccasion

Les aiguilles dans la peau

MICHEL BÉLAIR

On connaît déjà l'entêtement de Roy Grace des services de police de Brighton, dans le Sussex anglais. On l'a vu, par exemple, suivre jusqu'en Australie les traces d'un caïd local supposément disparu dans les tours du World Trade Center ou mettre patiemment à jour un trafic d'organes... On se souvient aussi que sa femme Sandy s'est évanouie sans laisser de traces il y a plus d'une décennie. Voilà que Grace est devenu commissaire à Brighton et nous le retrouvons à la poursuite d'un voleur émuouillé par les talons aiguilles...

L'enquête se déroule à cheval sur deux époques puisque Grace reconnaît rapidement des indices lui rappelant une autre série de vols commis en 1997: « *L'homme aux chausures* » est revenu, 12 ans plus tard et la police de Brighton est sur les dents.

L'enquête nous fera découvrir une série de personnages tordeurs comme on peut en rencontrer dans la rue tous les jours: un flic désespéré en peine d'amour et de repère, un ancien taulard faussement repenti et même un pas du tout réconfortant chauffeur de taxi souffrant de troubles envahissants du développement (Ted). Bref, Brough-

ton abrite, à l'instar de toutes les villes du monde, une impressionnante galerie de « multipotés » que James sait dépeindre avec une grande justesse.

Mais les enquêteurs piétinent et le maniaque aux talons hauts s'amuse à défier les profiteurs de l'équipe de Grace... comme en 1997. Bientôt, une femme est enlevée et les choses se corsent; ce sera la fin de l'affaire ou la répétition de l'échec...

L'intrigue est bien menée: Peter James est un pro et même le lecteur le plus attentif ne verra pas venir la finale de l'his-

toire... On retiendra surtout que cette histoire met en relief de grands pans de la vraie vie ordinairement malheureuse de gens que l'on sent vibrer, une coche trop haut ou trop bas, à côté de leurs baskets... Vous les oublierez difficilement.

Le Devoir

À DEUX PAS DE LA MORT
Peter James
Traduit de l'anglais
par Raphaëlle Dedourge
Fleuve noir
Paris, 2012, 568 pages

PALMARÈS
Gaspard LE DEVOIR
Du 4 au 10 juin 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Au bord de la rivière • Tome 3 Xavier	Michel David/Hurtubise	1/7
2	Volte-face et malaises	Rafaele Germain/Libre Expression	2/12
3	Lit double	Janelle Bertrand/Libre Expression	3/7
4	Les héritiers d'Enkidieu • Tome 5 Abussos	Anne Robillard/Wellan	4/7
5	Mémoires d'un quartier • Tome 11 Bernadette, la suite	Louise Tremblay-D'Essambre/Guy Saint-Jean	5/9
6	Les enfants de Roches-Noires • Tome 3 Ceux de la forêt	Anne-Michèle Lévesque/Hurtubise	6/2
7	Félicité • Tome 2 La grande ville	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	7/10
8	L'Anglais	Denise Bombardier/Robert Laffont	9/11
9	Gaby Bernier • Tome 1 1909-1927	Pauline Gill/Québec Amérique	8/12
10	Il pleuvait des oiseaux	Jocelyne Saucier/XYZ	10/2

▼ Romans étrangers

1	7 ans après...	Guillaume Musso/XO	1/9
2	Volte-face	Michael Connelly/Calman-Lévy	2/5
3	Les années perdues	Mary Higgins Clark/Albin Michel	3/2
4	Si c'était à refaire	Marc Levy/Robert Laffont	4/7
5	La liste de mes envies	Grégoire Delacourt/Lattès	5/7
6	Les partenaires	John Grisham/Robert Laffont	6/4
7	Les dix enfants que madame Ming n'a jamais eus	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	7/7
8	L'œil du léopard	Henning Mankell/Seuil	8/5
9	La muraille de lave	Arnaldur Indriðason/Métailié	-/1
10	Les lumières de septembre	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont	-/1

▼ Essais québécois

1	Desmarais. La Dépossession tranquille	Richard Le Hir/Michel Brûlé	1/9
2	C'était au temps des mammoth laineux	Serge Bouchard/Boréal	6/18
3	Un gouvernement de trop	Stéphane Gobeil/VLB	2/5
4	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Albin Stanké	4/20
5	Québécois 101. Notre portrait en 25 traits	Pierre Côté/Québec Amérique	5/5
6	La soif de bonheur	Collectif/Bayard	3/6
7	L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers...	Éric Duhamel/VLB	10/3
8	L'avenir du Québec. Les entrepreneurs à la rescousse	Pierre Duhamel/La Presse	7/2
9	Les taupes frénetiques	Jean-Jacques Pelletier/Hurtubise	-/1
10	L'état du Québec 2012	Collectif/Boréal	-/1

▼ Essais étrangers

1	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil	1/10
2	L'empire de l'illusion	Chris Hedges/Lux	3/10
3	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal	6/2
4	L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/Flammarion	-/1
5	Petit cours d'autodéfense en économie. Labo du capitalisme	Jim Stanford/Lux	2/31
6	Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner	Collectif/Albin Michel	4/4
7	Boomerang. Europe: voyage dans le nouveau tiers-monde	Michael Lewis/Sonatine éditions	-/1
8	Indigènes-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène	7/3
9	Le triomphe de l'image	Daniel Boorstin/Lux	10/2
10	De l'amour. Une philosophie pour le XXI ^e siècle	Luc Ferry Claude Capelier/Odile Jacob	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisses de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier du Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Le pèlerinage sauvage



LOUIS
HAMELIN

Je serais curieux de relire *Le serpent à plumes*. Il y a 30 ans, le roman de Lawrence m'avait paru assez ennuyeux, au point de finir par me tomber des mains. Quelques années plus tard, terrassé, à Oaxaca, par une foudroyante attaque d'hémorroïdes, je marchais, sans le savoir, les fesses bien écartées, dans les traces de l'auteur de *L'amant de lady Chatterly*, qui y fut, lui, paludique et tuberculeux. Entre-temps, j'avais connu le Chihuahua d'avant les narcos, le Ciudad Juárez d'avant le fémicide, le Texas d'avant les Bush. Du Nouveau-Mexique, je n'ai aperçu que la vaste étendue de désert criblée de trous d'obus d'exercice de la base de White Sands à travers le treillis métallique d'une haute clôture de sécurité et la vitre teintée d'un autocar climatisé.

Le Nouveau-Mexique. 1922. Le grand choc américain de Lawrence. L'année même où Hemingway, affamé de vieille culture et de bohème artistique, débarque à Paris, l'écrivain anglais arrive à San Francisco pour assouvir une soif opposée: le renouvellement spirituel que promettent les grands espaces naturels et leur ciel vide. «*À l'instant où je vis le lumineux et fier matin briller de toute sa hauteur sur les déserts de Santa Fe, quelque chose dans mon âme s'immobilisa, et je devins attentif.*» Il qualifia aussi le Nouveau-Mexique de «*plus grande expérience que le monde visible [lui] ait donné de vivre.*»

Hemingway et Lawrence: chacun, à sa ma-

nière, traquant l'expérience primordiale dans les rituels d'un monde plus ancien, plus primitif et vrai. À la corrida du premier répondent les pyramides aztèques ensanglantées de cœurs fumants du second: pour le jeune Lawrence, les Américains doivent «*partir de Montezuma*», de la «*belle et grande forme de vie, inaboutie, qu'il reprérait*». Ça peut évidemment se discuter. Lawrence lui-même aura plus tard l'occasion de mettre un peu de vin dans l'eau de feu de son mysticisme, dénoncera même le sentimentalisme des auteurs blancs pro-Indiens, qualifiés par lui de «*têtes d'œuf*». En attendant, s'il n'a rien contre la guerre fleurie des empereurs de Tenochtitlan, celle, vulgairement mécaniste, de ses contemporains n'est pas sans lui inspirer des réserves.

Sa femme est allemande. En Cornouailles, les autorités militaires anglaises ont traité le jeune auteur pratiquement en espion, on a piétiné leurs droits civils et il n'a pas trop aimé. Les voici en Italie, où vient de prendre fin cette guerre dont le jeune Ernest est rentré en béquilles, baptisé au feu, juste un autre moment de vérité. Pour le couple Lawrence, ce sera le début de ce pèlerinage sauvage mentionné dans une lettre et dont les étapes seront la Sicile, la Sardaigne, l'Allemagne, Ceylan, l'Australie et les États-Unis. Comme tant d'autres avant lui, D. H. Lawrence aborde ces derniers en utopiste. La guerre représentait peut-être la nécessaire destruction de la civilisation matérialiste, elle ne l'en a pas moins écœuré: depuis 1914, il rêve d'une société idéale et d'une résurrection spirituelle dont l'ancrage géographique ne saurait se trouver ailleurs que dans le Nouveau Monde.

Aux antipodes déjà, il ambitionne d'écrire son «roman américain». Une fois au Nouveau-

Mexique, dans le ranch de Taos où le couple est l'invité de Mabel Dodge Sterne, mécène, fondatrice d'une colonie artistique et défensive des Indiens du Sud-Ouest, l'écrivain comprend qu'il doit écouter son instinct et situer son livre encore plus profondément dans le cœur de l'Amérique primordiale. Et donc, départ pour le Mexique.

Matins mexicains, paru ce printemps chez un éditeur qui arbore pour nom Le Bruit du temps, réunit des essais dont les préoccupations gravitent donc autour de ces deux pôles: le Nouveau-Mexique des Pueblos, ces enclaves indiennes au milieu du désert; et le Mexique, celui du lac Chapala et des sierras d'Oaxaca. De la belle œuvre, que ce livre, avec son généreux appareil de notes, sa chronologie extrêmement détaillée. De quoi vous donner le goût de redécouvrir cet esprit curieux et précis, un Anglais sensuel dont le mysticisme raisonnable annonce l'actuelle critique de la mécanisation des forces vives de l'univers, davantage connu pour son histoire de déniaisage ancillaire et le procès pour obscénité qui s'ensuivit que pour ses récits de voyage. Lesquels, à en juger par le présent échantillon, pourraient facilement nous donner la nostalgie d'un temps où l'écrivain, jaloux de ses pouvoirs, n'avait pas encore concédé à YouTube la mission de détailler la réalité.

Cela dit, il est Anglais, et on ne sort pas l'Angleterre de l'Anglais aussi facilement qu'on remplace une toile de Norval Morrisseau par le portrait d'une vieille picouille jubiléscente à Rideau Hall. On est dans l'entre-deux-guerres, le soleil ne se couche pas encore sur l'Empire britannique. Lawrence appartient à la race des maîtres et le sait. Dans le wagon qui vient de franchir le Rio Grande, on est presque attendri de le voir fâché de l'impertinence d'un serveur

mexicain à qui une révolution toute récente donne du chien et s'ennuyant de l'impeccable politesse du petit nègre qui remplissait la même fonction du côté étasunien. Le chantre de la pyramide aztèque n'est pas l'homme de l'idéal démocratique. Il prônait, du moins, une aristocratie naturelle n'ayant rien à voir avec le nom. «*Monuments, musées, immuabilités et magnificences ne sont qu'abominations. Mais les hommes de courage existent de toute éternité, et il n'est rien d'autre à posséder.*» C'est cette éternité qu'il alla chercher chez les Indiens du Sud-Ouest: Apaches, Hopis, Pueblos et compagnie.

Danse du maïs, danse du serpent... Les cérémonies sacrées ont envoûté l'écrivain, qui à son tour nous envoûte avec ses envolées alliant la précision documentaire et l'allégresse dionysiaque. Il faut revenir à ce Lawrence-là pour comprendre exactement pourquoi nous avons jugé nécessaire d'anéantir les cultures indigènes. Établir l'actuel ordre marchand ne pouvait décidément se faire que sur les débris d'une telle pensée: «*[...] le mystère de la création, la fascinante merveille de la création miroite dans chaque feuille et chaque pierre, dans chaque épine et chaque bourgeon [...]. Toutes ces choses absolument opposées relèvent néanmoins de la pure merveille de la création. Il n'y a pas de Créateur — seulement l'infini frémissement de la création qui se dépie, dans le feulement du lion des montagnes comme dans la brise agitant les feuilles du tremble.*»

hamelin.lou@gmail.com

MATINS MEXICAINS

D. H. Lawrence
Traduit de l'anglais par Jean-Baptiste de Seynes
Le bruit du temps
France, 2012, 269 pages

Dans l'ombre de Virginia

GILLES ARCHAMBAULT

Il est probable que le nom d'Angelica Garnett vous est inconnu. A moins que vous ne soyez très au fait du milieu intellectuel britannique dont est issue Virginia Woolf. Appelé Bloomsbury, il réunissait un nombre de figures importantes de la première moitié du siècle dernier. Dans *Trompeuse gentillesse*, de nature purement autobiographique, l'auteure démythifiait, il y a quelques années, ce mouvement.

Angelica Garnett raconte comment sa mère, Vanessa Bell, sœur aînée de Virginia Woolf, lui a appris que son véritable père est le peintre Duncan Grant, avec qui elle a eu une longue liaison. Ce qui n'arrange rien, Grant a un amant, David Garnett, lequel deviendra le mari d'Angelica Garnett. Avouez qu'on peut y perdre son latin. Ou son anglais.

Le livre qui nous intéresse aujourd'hui, *Vérités non dites*, est un recueil de quatre nouvelles d'inégales longueurs qui, toutes, ont une saveur de vécu. La narratrice y fait constamment allusion aux premières années de sa vie; sa narration accompagne la destinée des personnages jusqu'au grand âge. Compte tenu de l'année de parution en version originale de ces nouvelles, 2010, il n'y a donc rien d'étonnant. Il s'agit d'une sorte de recherche du temps perdu. Notons qu'Angelica Garnett est décédée le 4 mai dernier à l'aube de sa quatre-vingt-quatrième année et qu'elle était également connue pour ses talents d'artiste-peintre.

Les spécialistes de cette période de la vie culturelle londonienne de l'époque visée, de même que les lecteurs de Woolf, auront cette supériorité sur nous, admirateurs distraits, de mieux connaître le terrain dans lequel évoluaient les acteurs que met en scène l'auteure. Il ne fait aucun doute qu'il y a des clés qui nous manquent pour élucider certains thèmes.

Il n'empêche qu'il est clair que les quatre figures enfantines que nous retrouvons dans les nouvelles représentent l'auteure. La part de la fiction et de l'autobiographie n'est jamais nette. C'est plutôt dans ce vague que réside l'intérêt que nous prenons à la lecture.

Angelica recrée un monde disparu avec une finesse exemplaire. Le portrait qu'elle nous livre d'une société cultivée est à la fois cruel et attachant. La dernière page du livre, qui clôt la nouvelle intitulée *Amitié*, contient cet aveu: «*Vivant seule de nouveau, Helen était face à son propre reflet, et ce qu'elle voyait ne lui plaisait pas beaucoup... Elle remettait sans cesse en question son état d'esprit et sa personne; pourtant, dans l'immédiat, il lui était impossible de fournir une réponse.*»

N'est-ce pas pour cette raison que les écrivains écrivent? Persuadés qu'il n'existe pas de réponses, ils persistent à se poser des questions. Il peut arriver, comme dans ces *Vérités non dites*, que le lecteur soit plus fasciné par la description d'une atmosphère, le déroulement d'une pensée, la justesse des dialogues que par la «vérité» recherchée.

Pour les lecteurs que la subtilité ne rebute pas.

Collaborateur
Le Devoir

VÉRITÉS NON DITES

Angelica Garnett
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2012, 291 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

John Berger, manières de voir

À 85 ans, l'écrivain, artiste et citoyen engagé n'a rien perdu de sa vigueur

CHRISTIAN DESMEULES

Critique d'art, romancier, peintre, essayiste, marxiste, John Berger ne semble pas avoir tout à fait le même âge que ses artères. Un homme dont la capacité d'indignation ne semble jamais s'être émoussée.

Joint par téléphone dans le petit village de Haute-Savoie, en France, où il habite aujourd'hui, John Berger réfléchit à voix haute sur les pouvoirs de la littérature et l'état général du monde, alors que paraissait au printemps la traduction française de son troisième roman, écrit au début des années 60, *La liberté de Corker*.

Né en 1926 à Londres, l'écrivain a derrière lui une œuvre particulièrement éclatée: poésie, essais, peinture, romans. Devant l'inventaire, on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a chez cet homme, installé en France depuis une quarantaine d'années pour des raisons d'«*affinités intellectuelles*», dira-t-il, quelque chose d'un véritable humaniste de la Renaissance.

En 1972, par exemple, année faste, il reçoit le Booker Prize pour *G.*, roman colossal et picaresque. Homme de provocations et de convictions, il versera la moitié de sa bourse à l'organisation... des Black Panthers en Angleterre. La même année, il crée et présente aussi une fascinante série télévisée liée à l'histoire de l'art pour la BBC, *Ways of Seeing* (disponible sur YouTube).

Au cœur de *La liberté de Corker*, William Tracey Corker, 63 ans, directeur d'une petite agence de placement du sud de Londres. Son histoire est celle d'une certaine aliénation urbaine anglaise des années 60 et d'un temps un peu figé où les patrons, petits ou grands, macéraient dans leur propre satisfaction. Au moyen d'une narration complexe et originale, autant pour l'époque que pour aujourd'hui (le conservatisme littéraire a la cote), l'écrivain dessine la trajectoire d'une impitoyable chute.

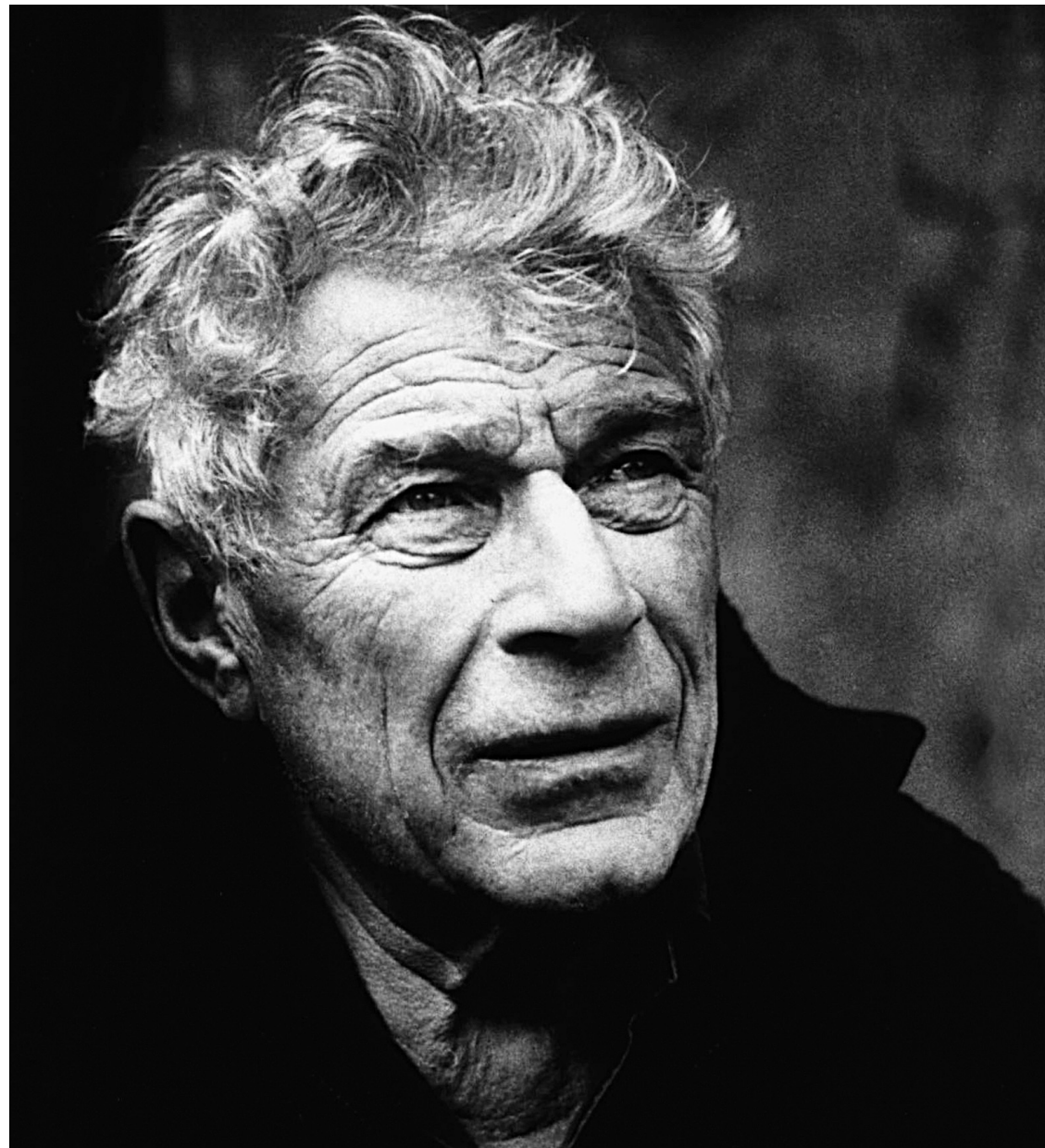
«*L'acte de raconter des histoires est l'un des traits fondamentaux de l'homme*, dira Berger à propos de la forme singulière de son roman. *On l'a fait de tout temps et cela répond à un besoin fondamental. Et s'il faut inventer une méthode différente ou un peu nouvelle pour raconter, c'est parce qu'au fond on est conscients que quelque chose de la condition humaine n'a pas encore été dit assez clairement. Il nous faut donc trouver un moyen de le reconnaître.*» Comme si expérimenté, pour l'écrivain, était en quelque sorte une façon d'exprimer l'inexprimable de son époque.

Une prison inversée

Mais si *La liberté de Corker* est une satire, faite de personnages grotesques (et «*drôles*», ajoutera même Berger), il demeure qu'une critique virulente du monde du travail et de l'aliénation citadine s'impose en filigrane à travers tout le roman.

Des centaines de millions de personnes sont en réalité en prison — sans en apercevoir les murs. Exclues de toutes sortes, migrants, petits travailleurs, ces gens sont les particules d'un système qui les broie lentement. «*Ils constituent la majorité de ceux qui vivent à la surface de la terre. Et admettre une telle évidence, c'est plonger dans l'absurdité absolue*», écrivait déjà Berger dans *Meanwhile*, un tout petit livre, «*un pamphlet*», précise-t-il en entrevue.

Un très court opus qui ne manque pas de mordant, traduit et publié en français en 2009 sous le titre de *Dans l'entre-temps. Réflexions sur le fascisme économique*, par Indigène édi-



MOHR JEAN

John Berger a derrière lui une œuvre particulièrement éclatée: poésie, essais, peinture, romans.

tions, les mêmes qui nous ont donné le *best-seller* de Stéphane Hessel, *Indignez-vous!*

Beaucoup lu en Amérique latine, en Italie et en Turquie, ce «*petit, petit pamphlet*» posait le doigt sur l'absence croissante de liberté dans nos démocraties occidentales, malades souvent sans le savoir, où la tyrannie s'enveloppe du manteau de la liberté et des couleurs de la démocratie.

Et dans ce monde binaire où nous vivons désormais, le choix semble se diviser de plus en plus entre obéir et désobéir. Or, écrivait Berger en 2003 dans *Le Monde diplomatique* (auquel il a souvent collaboré), «*toute forme de contestation envers cette nouvelle tyrannie est parfaitement compréhensible. Le dialogue est devenu impossible.*»

Pouvoir des «raconteurs»

Dans un tel contexte, que peuvent les écrivains? Que peut la littérature? Utilisant le joli mot «*raconteur*», qu'il préfère pour parler des romanciers, John Berger croit que, «*dans le contexte des difficultés et des souffrances du monde d'aujourd'hui, il y a pas mal de manipulateurs qui, pour des raisons de pouvoir, encouragent les gens à se trouver un ennemi. C'est-à-dire un groupe qui soit responsable de leur propre souffrance.*»

Et à partir du moment où cet état d'esprit s'installe, apparaît aussi une dualité: nous et eux. «*Nous, nous sommes humains, et eux représentent tout ce qui est dangereux, inhumain, bestial. Et dès l'instant où cette distinction est établie dans l'esprit des gens, estime John Berger, ils sont capables de toutes les cruautés imaginables.*»

«*Il me semble que l'une des choses que les raconteurs peuvent faire, poursuit-il, c'est de rendre cette division entre eux et nous plus difficile. Parce qu'en lisant leurs histoires, le lecteur commence à comprendre que, malgré tous les conflits et les différences qui existent, ce que les êtres humains partagent est plus important que ce qui nous divise ou nous distingue. Voilà.*»

De quoi donner de l'air à nos propres indignés.

Collaborateur
Le Devoir

LA LIBERTÉ DE CORKER

John Berger
Traduit de l'anglais par Véronique Dassas
Lux
Montréal, 2012, 344 pages

LIVRES

Mois de résistance et de réflexion

GEORGES LEROUX

Avec le texte de ces quatre conférences inédites de Jean-François Lyotard, données à la Sorbonne à l'automne 1964 (*Pourquoi philosopher?*, PUF), c'est toute la pensée pré-1968 qui reprend vie. Marquée au coin de la présence lancinante de la psychanalyse, cette pensée est d'abord désir d'intervenir, désir politique de combler un manque alors que tous les fondements se dérobent dans l'euphorie des *sixties*. Ces textes ont-ils vieilli? Beaucoup de morceaux dégagent le parfum suranné d'une époque où l'utopie paraissait encore à portée de main, mais par les temps qui courent, ils peuvent ressusciter en trouvant un nouveau terrain. L'approche de Danièle Pontremoli (*Pourquoi lit-on des livres de philosophie?*, Jérôme Millon), concentrée sur l'exercice du questionnement, la place du dialogue et l'importance effective des idées dans la vie sociale, paraît bien plus sage. Cette méditation se relie à une histoire classique de la pratique philosophique et insiste sur la relation directe avec les philosophes de la tradition.

La pertinence de la pensée de Foucault ne se dément pas. Dans un essai à la fois rigoureux et brillant (*Foucault anonyme*, Le Quartanier), Erik



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

De tous les aspects des contestations actuelles au Québec, l'expérience d'une solidarité nouvelle s'impose comme un élément déterminant.

Bordeleau interroge le dispositif subjectif de la résistance politique. Comment en comprendre non seulement le lieu, mais surtout l'adresse? L'expérience de l'anonymat représente à cet égard le point aveugle d'une pensée, que Bordeleau conçoit comme son ambivalence constitutive. Ce très bel essai, écrit dans une langue claire et fine, acquiert, ici et maintenant, une résonance exceptionnelle. À lire sans attendre. Le même questionnement traverse les essais du collectif publié par les étudiants du programme « Histoire, culture et société » de l'UQAM (*Michel Foucault, en-*

tre sujet et révolte, Wordpress): parmi les auteurs, un certain Gabriel Nadeau-Dubois, qui se penche sur les liens entre Arendt et Foucault.

La nature de l'autorité politique fait l'objet d'un court essai du philosophe François de Smet (*Le tiers autoritaire*, Cerf). Quel est ce tiers impensé de nos démocraties, sinon la souveraineté elle-même? On trouvera beaucoup dans le nouvel essai de Tzvetan Todorov (*Les ennemis intimes de la démocratie*, Robert Laffont). Observateur rigoureux des dérives totalitaires, Todorov se penche aujourd'hui sur la montée des

populismes et la croissance du sentiment xénophobe. Mais ce poison n'est pas l'unique responsable de l'érosion des démocraties, il faut aussi compter la tyrannie du néolibéralisme, présenté ici surtout comme pathologie de l'individu. Un chapitre fascinant sur la Libye, analysée en rapport avec l'intervention occidentale en Irak et en Afghanistan, permet de souligner certaines illusions du messianisme libéral.

Écrit en 2008, le nouvel essai de Slavoj Žižek n'a rien perdu de son tranchant (*Pour défendre les causes perdues*, Flammarion). Plaidoyer pour

une justice égalitaire, ce livre touffu intervient sur toutes ces causes en apparence perdues: écologie, pouvoir populaire, capacité des intellectuels de résister (avec une solide discussion de Hardt et Negri). L'approche est volontaire, par moments enthousiaste, et encore capable de parler de la « domination », une audace presque insoutenable dans un paysage philosophique politiquement appauvri. Déstabilisant certes quand il s'agit de Staline, critique de Foucault et de Derrida, toujours riche et sans concessions. On a beaucoup critiqué la biographie d'Albert Camus de Michel On-

fray (*L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus*, Flammarion). Cette sévérité est injustifiée, s'agissant d'un livre qui défend d'abord un point de vue, celui du choix de la forme de vie. On apprend beaucoup dans ces chapitres souvent emportés par un réel souffle, par une admiration pour la responsabilité intellectuelle. Des réserves? Certes. Ne pas lire? Non, c'est passionnant.

De tous les aspects des contestations actuelles au Québec, l'expérience d'une solidarité nouvelle s'impose comme un élément déterminant. L'amitié politique, héritée de l'éthique d'Aristote, n'a jamais cessé d'être repensée. On pense à Gilles Deleuze, à Jacques Derrida, et derrière eux aux textes fondateurs de Nietzsche et de Blanchot. L'essai d'Olivier Jacquemond (*Le juste nom de l'amitié*, Nouvelles Éditions Lignes) s'inscrit dans cette tradition déjà riche d'une amitié pensée d'abord comme solidarité politique, vécue dans la révolte et dans la poursuite d'un inconnu, dans la confiance et dans le lien de pensée. Plaçons ce livre très haut parmi ceux qui peuvent nous accompagner dans ces mois de résistance et de réflexion.

Collaborateur
Le Devoir

BANDE DESSINÉE

Ode pour un vide printanier

FABIEN DEGLISE

Il faut être passé par là pour le savoir: l'adolescence, cette période ingrate où les bras sont trop longs pour le reste du corps, est également propice aux conversations vides, à ces petits riens auxquels on donne de l'ampleur, à cette futilité que l'on étire en longueur, tout en s'en contentant. Et parfois, il suffit d'ouvrir une bande dessinée pour replonger dans cet univers.

Avec *Glorieux printemps* (Pow Pow), tome 1, la jeune bédéiste Sophie Bédard a décidé de mettre en case cet espace trouble dans le développement humain en posant son regard et son crayon sur la vie d'Emilie, d'Antoine, de Micheline, de Mathieu et d'autres pour mieux les suivre sur 150 pages dans toute leur naïveté. Il y est question de cours manqués, de beaux mollets, de «fuck», de «yéééé», de «choses tellement nice», d'une nuque obsédante et surtout de cette vie que l'on absorbe seul ou en groupe, sans se soucier du lendemain, mais toujours en s'émouvant de sa propre fraîcheur.

Cette première œuvre complète et assumée se distingue sans l'ombre d'un doute par la qualité de son dessin et par l'efficacité de ses lignes claires. Mais, malheureusement, ces lignes n'ont pas la chance de côtoyer un scénario cohérent et intelligent pour davantage être mises en valeur.

C'est qu'en explorant l'univers de l'adolescence, cette bande dessinée finit aussi par en porter les stigmates en se perdant dans des aventures dénuées de sens qui peinent à accrocher le lecteur, en mettant en relief des actions insipides se perdant autant dans leur vacuité que dans ce manque flagrant d'imagination narrative qui aurait pu leur donner un semblant d'intérêt. Et forcément, au terme d'une avancée pénible dans ce récit, cet ennui, qui parfois habite l'adolescence lors des longs mois d'été, devient de plus en plus évident.

Le Devoir

GLORIEUX PRINTEMPS
Sophie Bédard
Pow Pow
2012, Montréal, 152 pages

Le réconfort mis en mots par le public.
Pour voir plus de 1 240 mots du public ainsi que les autres cartons de la campagne, visitez lelait.com

Crédits: Odette Grenier, Jean Dion, Claire Dé, Chantal Hallé, Johanne Bourdeau, Martine Hardy, Nadine Allain Boule, Véronique Leblanc

ESSAIS

Le capitalisme et ses ennemis



LOUIS CORNELLIER

L'intellectuel ultralibéral français Guy Sorman trouve que notre monde va bien. Mieux, en tout cas, qu'à toute autre époque précédente. Dans son *Journal d'un optimiste*, un gros recueil de chroniques d'abord parues sur son blogue et dans plusieurs journaux du monde entier, il jette sur les soubresauts de notre temps un regard confiant. Nous vivons mieux que nos parents, écrit-il, et si l'économie de marché mondialisée est encouragée à se développer sans entraves, la croissance se poursuivra et les choses continueront de s'améliorer.

«Guerre, pauvreté, malnutrition n'ont pas disparu, mais le nombre de victimes va se réduisant, grâce à un ordre mondial plus légaliste, à des politiques économiques plus efficaces [c'est-à-dire libérales] et à des percées scientifiques qui allongent partout l'espérance de vie», s'enthousiasme Sorman. Depuis 2009, date du début de ce journal, les pays arabes ont renversé leurs despotes, une classe moyenne poursuit son émergence en Afrique et la démocratie s'installe en Amérique latine. La crise de 2008, selon l'essayiste, n'aura été qu'un hoquet dans la marche triomphante du capitalisme, seule voie de développement du monde. «Si le prix à payer est un hypothétique réchauffement climatique, entre l'homme et la nature je me situe du côté de l'homme qui maîtrise la nature, du côté de la tradition judéo-chrétienne, et nullement tenté par le paga-

nisme qui idolâtre les sources et les pierres», avoue Sorman.

Inspiré par Claude Lévi-Strauss qui affirmait que, sans lunettes explicatives, c'est-à-dire sans cadre théorique, on ne comprend rien au monde, mais qui ajoutait du même souffle que «toute lunette déforme», Sorman a choisi de regarder le monde à travers les lunettes du libéralisme économique, une tradition qu'il fait remonter au progressisme des Lumières. Il nous apprend d'ailleurs, au passage, que Lévi-Strauss, passionné de politique, «se réjouissait toujours de la victoire des partis de droite aux élections, que ce fut en France ou aux États-Unis».

Idéologue enthousiaste pour qui «l'innovation, le profit et l'échange restent, pour notre temps, les seuls moteurs connus de développement», Sorman affirme que «les véritables laïcs-pour-compte sont les peuples incarcérés par leur gouvernement dans des économies non capitalistes et non mondialisées». Sa défense du capitalisme radical — un système qui relève, pour lui, d'une loi naturelle — s'accompagne d'une défense des droits de la personne, raison pour laquelle il appuie avec force les dissidents chinois.

Intellectuel cosmopolite parcourant le monde pour chanter les lois du marché qui, croit-il, nous sauveront de la misère, Sorman écrit dans une langue limpide et son propos, même s'il heurte le lecteur ayant une sensibilité de gauche, est toujours accrocheur. Ses commentaires sur le Canada, un pays où on trouve une «transparence des fonds publics» et dans lequel «le vieil affrontement entre Anglo et Québécois se dissout dans une civilisation plus complexe pour qui être canadien de-

vient la seule référence identitaire (reste bien entendu un noyau dur indépendantiste)», nous font toutefois douter de la rigueur intellectuelle de ce jovialiste du capitalisme.

La réplique anarchiste

«L'idéologie communiste, écrit Sorman, conduit nécessairement à la violence de masse, parce que la masse ne veut pas du communisme réel.» Cette phrase, provenant d'un penseur de la droite économique, ne surprend pas. Sa substance est toutefois partagée par un courant d'extrême gauche qui vomit aussi les thèses de Sorman. Il s'agit de l'anarchisme. Dans sa *Cartographie de l'anarchisme révolutionnaire*, le journaliste militant sud-africain Michael Schmidt note à son tour que «tous les régimes marxistes, sans exception, ont été des dictatures».

Pour éviter ce destin, l'anarchisme se veut une position d'extrême gauche «visant à dissoudre le pouvoir centralisé, hiérarchique et coercitif exercé par le capital ou l'État, et à le remplacer par un contre-pouvoir décentralisé, fondé sur la libre association et fédéré horizontalement».

Schmidt, en présentant l'histoire du «syndicalisme révolutionnaire» à travers le monde depuis 1868, veut montrer «qu'il y a toujours eu des gens ordinaires pour lutter contre les patrons et les dirigeants, et que cette lutte des classes est le véritable moteur de la civilisation et du progrès». Son petit livre, chargé de dates et de sigles désignant une multitude d'organisations anarchistes, ne nous renseigne toutefois pas beaucoup sur les fondements théoriques de cette tendance.

Dans *Par-dessus le marché*, un collectif qui regroupe des «réflexions critiques sur le capi-

talisme» et qu'il dirige, le politologue Francis Dupuis-Déri (FDD) signe un essai dans lequel il se questionne sur les rapports des anarchistes à l'État. Au début du mouvement, à la fin du XIX^e siècle, «l'État apparaît avec raison comme le chien de garde de la bourgeoisie», et les anarchistes n'hésitent pas à s'y opposer. Le développement de l'État-providence change la donne. Faut-il s'opposer à un État «perçu comme un rempart qui protège la population face aux assauts conjugués du néolibéralisme et du capitalisme national et mondialisé»? Dans ces conditions, avoue FDD, même des anarchistes se découvrent un «désir de l'État».

On peut, pourtant, critiquer cet étatisme, suggère FDD. D'abord, nous n'avons pas le choix qu'entre le public et le privé. Il existe une troisième option: l'autogestion du bien commun par la communauté, qu'il ne faut pas négliger. L'État-providence a certes plus de vertus que l'État bourgeois du XIX^e siècle, mais il détourne néanmoins des fonds publics à des fins douteuses (armée, police, firmes privées) et divise la société en deux classes — gouvernante et gouvernée — au détriment de la seconde. Cette dernière critique, chère aux libertariens (des anarchistes de droite), apparaît simpliste en ce qu'elle fait de tous les salariés de l'État des membres de la classe gouvernante.

Faut-il souhaiter moins d'État (une tentation aussi bien anarchiste que néolibérale) ou plus d'État social et démocratique? Pour le social-démocrate que je suis, ni Sorman ni les anarchistes ne sont dans le juste.

louisco@sympatico.ca

JOURNAL D'UN OPTIMISTE

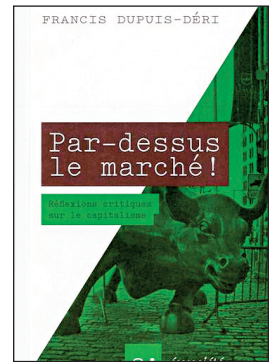
Guy Sorman
Fayard
Paris, 2012,
544 pages

CARTOGRAPHIE DE L'ANARCHISME RÉVOLUTIONNAIRE

Michael Schmidt
Traduit de l'anglais
par Alexandre Sanchez
Lux
Montréal, 2012,
192 pages

PAR-DESSUS LE MARCHÉ

RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR LE CAPITALISME
Sous la direction
de Francis Dupuis-Déri
Écosociété
Montréal, 2012,
264 pages



Invitation à notre
Rencontre printanière
Jeudi 21 juin 2012 à 17h00
Librairie Olivieri

5219, Côte-des-Neiges, Montréal
[Métro Côte-des-Neiges]
Tél.: 514-739-3639

Pour information:
spiralemagazine@yahoo.com

Spirale

arts lettres sciences humaines

L'équipe de *Spirale* est heureuse d'inviter les collaborateurs et les collaboratrices, ainsi que tous les lecteurs et les lectrices du magazine à sa fête annuelle.

Venez célébrer avec nous !

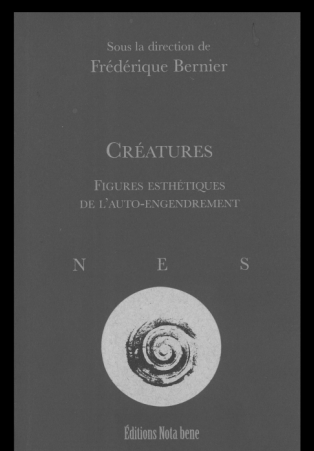
Prix Spirale Eva-Le-Grand

Nous profiterons de l'occasion pour dévoiler les trois finalistes de notre prix de l'essai pour 2011-2012.

«Nouveaux Essais Spirale»

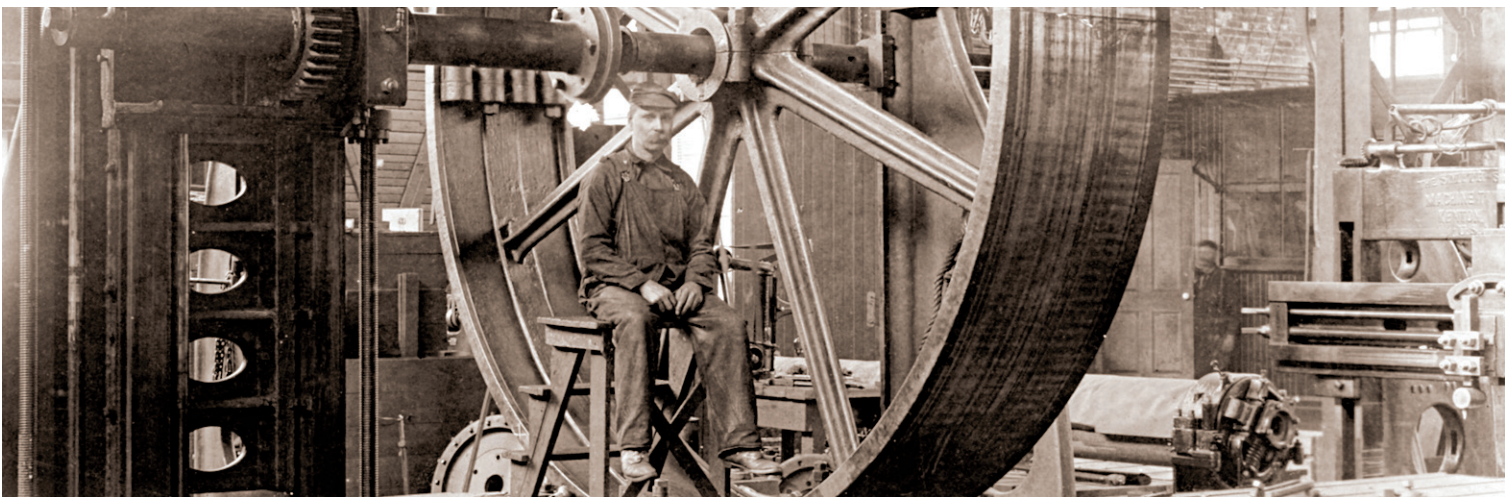
Nous profiterons aussi de cet événement pour lancer le plus récent titre de notre collection aux Éditions Nota bene :

CRÉATURES.
Figures esthétiques de l'auto-engendrement, sous la direction de Frédérique Bernier



N^o 240 (printemps 2012)

Enfin, nous soulignerons la parution de notre numéro de printemps qui contient un dossier intitulé «Jean Genet, toujours en fuite», et un portfolio consacré à l'artiste Denis Rousseau.



FONDS HYDRAULIC MACHINERY, ÉCOMUSEE DU FIER MONDE

Au Québec, l'étude historique du mouvement ouvrier, et plus particulièrement du syndicalisme, a été un domaine privilégié dans les années 1970 et 1980. Mais de nos jours, en dehors des travaux de Jacques Rouillard, les études historiques se font rares.

Pour une histoire du mouvement ouvrier

CHRISTIAN NADEAU

La pause estivale n'annonce généralement pas une ruée du public sur les essais, surtout lorsqu'il s'agit de gros pavés comme cette réédition du livre d'Edward P. Thompson. Pourtant, pour tous ceux qui regrettent de ne pas avoir plus de temps ou d'énergie à consacrer à des études intellectuelles, les vacances sont le moment idéal pour dévorer des livres en apparence difficiles mais passionnants et vivifiants. Les éditions du Seuil ont eu l'excellente idée de rééditer un grand classique de l'histoire britannique, un livre paru au début des années 60 et qui depuis n'a jamais cessé d'être au centre des débats en histoire, en économie et en sciences sociales. L'auteur y présente l'émergence des mouvements ouvriers à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle.

Questions d'histoire

Edward P. Thompson, décédé en 1993, a considérablement modifié le mode de narration propre à l'histoire des mouvements ouvriers, et ce, pour au moins deux raisons.

D'une part, il a débarrassé cette narration d'un déterminisme, plus exactement d'une vulgate marxiste où les classes étaient vues comme les produits d'une logique de

l'histoire. Thompson insiste sur le rôle réel des «agents», c'est-à-dire des individus au sein du processus de formation de la classe ouvrière. Ceux-ci ne sont pas les acteurs passifs d'une force qui les dépasse. Comme le dit bien le philosophe Miguel Abensour dans sa préface, pour Thompson, «les classes ne luttent pas parce qu'elles existent, elles existent parce qu'elles luttent». En d'autres termes, l'historien britannique se refuse à une réification de groupes sociaux qui aurait pour effet de paralyser l'analyse.

D'autre part, Thompson écrit contre un courant marxiste théorique dégagé des réalités propres aux démunis et aux humiliés. En ce sens, il est aux antipodes du marxisme d'un Althusser, par exemple. Le pauvre Thompson serait désolé devant le spectacle d'une gauche charmée par les niaiserie lacano-marxiste d'un Slavoj Žižek, où Sade et Lévine se retrouvent à philosopher dans le même boudoir.

Un des chapitres les plus connus et les plus intéressants du livre est celui consacré au luddisme. De quoi s'agit-il? Au début du XIX^e siècle, des artisans tondeurs, tisserands et tricoteurs s'opposent aux patrons des manufactures qui préconisaient l'em-

ploi de machines destinées à les remplacer. La réaction des «luddistes», qui forment une organisation protosyndicale clandestine, était d'appeler à la destruction de ces machines. Il s'agit de l'une des premières grandes répliques à ce qui fut la révolution industrielle du XIX^e siècle.

Vie et œuvre

Lui-même proche du prolétariat, Thompson enseigna une grande partie de sa vie à des jeunes ouvriers. Cela ne l'empêche pas de rompre avec le Parti communiste après l'invasion de la Hongrie en 1956 et de fonder une revue dissidente qui allait devenir la prestigieuse *New Left Review*, de laquelle il devra prendre peu à peu ses distances en raison de son intellectualisme et de son goût prononcé pour les abstractions théoriques au détriment de l'étude des réalités empiriques. En 1965, il devient directeur d'un important centre de recherche consacré à l'histoire sociale, mais il en démissionnera six ans plus tard en opposition à ce qu'il considère comme une inféodation de l'université aux intérêts des entreprises privées. Si on en juge d'après ce que sont devenues les universités britanniques, pour ne parler que de ces dernières, Thompson n'avait pas tort, pour employer un euphémisme.

Au Québec, l'étude historique du mouvement ouvrier, et plus particulièrement du syndicalisme, a été un domaine privilégié dans les années 1970 et 1980. Mais de nos jours, en dehors des travaux de Jacques Rouillard, les études historiques se font rares et les jeunes historiens du Québec portent leur regard sur la culture et les idées comme si elles étaient indépendantes de l'histoire des mouvements sociaux.

Collaboration spéciale
Le Devoir

LA FORMATION DE LA CLASSE OUVRIÈRE ANGLAISE

Edward P. Thompson
Le Seuil, «Point Histoire»
Paris, 2012, 1166 pages

